

## L'ACCIDENT



FRACAS. Du fluide, de l'eau? Du sang, tout ce sang qui afflue, confluence autour de moi, sous moi... le mien ? MES ENFANTS! Éclair de douleur dans ma hanche. MA JAMBE! Élançements, brûlures, ma chair lacérée, torturée, écorchée, écartelée, sanguinolente, rampante. Jusqu'à toi... TOI!

Gorge en feu, lèvres fissurées, langue monstrueuse. SOIF, incapable d'ouvrir la bouche, aucun son, aucun geste, incapable, éclairs, zébrures dans la tête.

Rien.ne.franchit.mes.lèvres. Ma tête, des coups m'assomment, me foudroient, le vacarme résonne, terrifiante tôle tordue, l'autre, le camionneur, ses phares sur moi, son camion sur nous, le cri, mon cri HURLEMENT, effarant trou noir. MON MARI?

Je sens... je saigne, râles, rugissements m'essoufflent le cœur... Éclairs, gyrophare, affolement, partout leurs pas, leur précipitation MA JAMBE! Je retombe dans ma nuit noire, étincelles et crépitements de SOUFFRANCE, un squelette qui craque, le mien ? Mes os, fêlures, déchirures, rompue, fluide salé, larmes. JE NE T'ENTENDS PAS ! Silence. Froid. Seule.

Tout en moi se vide et se consume en un seul endroit où il n'y a plus rien.

\*\*\*

À l'hôpital, des médecins ont stabilisé la blessée puis mise sous sédatifs. Ils lui ont mis la jambe en traction, puis plâtrée jusqu'à la taille, pansé les multiples blessures, ôté les débris de verre, mis des emplâtres sur les contusions, l'ont remise sous sédatifs.

Plus tard, un prêtre s'est approché, hésitant devant la porte et le nez à la fenêtre, l'a regardée, harnachée, immobilisée. Il a serré les poings. Ô, comme il détestait parfois son métier ! Il est entré. Elle a tourné son visage meurtri vers lui. Ses yeux hagards se sont soudain agrandis en voyant son col romain. Ses épaules à lui se sont raidies comme il approchait du lit. Il n'a pas osé tendre le bras. La main de la jeune femme, une main aux longs doigts fins, s'est plaquée sur sa bouche. Il n'avait encore rien dit. Elle s'est mise à haleter, de ce halètement d'animal touché à mort. Dans la chambre, la douleur a éclaboussé comme le sang, la veille, sur la chaussée.

L'ecclésiastique a l'habitude, depuis des années, d'annoncer les décès à de vieilles dames résignées, consentantes et fatiguées. Mais pas comme ceci, pas à cette femme jeune, épanouie, au plein été de sa vie. Il hésite, se confond en excuses qu'il bafouille maladroitement : «Je suis tellement désolé...» Elle se détourne. De là où il est, il ne voit que son profil fier.

Il n'ose rien. Ni paroles, ni gestes, ni le secours de son Dieu. Il reste là, muet, futile, inutile. En sortant, il demande à l'infirmière de remettre la blessée sous sédatifs.

\*\*\*

Le jour où ils l'ont enterré, mes enfants se sont retrouvés sans moi, leur mère, qui aurait dû donner un sens à leur perte. Clouée sur mon lit d'hôpital, j'ai souffert à travers le cri de rage de ma fille aînée, jetée à la face de sa grand-mère : «C'est pas juste ! Pourquoi c'est pas toi qui es morte ? T'es vieille !» J'ai souffert dans le silence muré de mon fils, le plus vieux, qui perdait avec son père une partie de sa vie. J'ai souffert dans les rires désormais étouffés de ma seconde fille, trop jeune pour comprendre, trop vive pour ne pas ressentir. J'ai souffert dans l'incompréhension rebelle de mon plus jeune fils, ses petits poings serrés, ses envies de fuir. J'ai souffert dans le silence et l'abandon de ma petite dernière, qui n'aura rien connu de cet homme beau et fier.

Mes enfants. Chair de ma chair, jusque dans la souffrance.

\*\*\*

Sous un grand chêne devant le lac, un peu en contrebas du petit chalet, la convalescente attend. Attend que ça passe. La douleur, le vide, le manque. Chaque seconde à redessiner les contours de l'absence. Le réel jamais imaginé de la fin de l'autre, un jour, dans sa vie. Un des petits s'approche, son plus jeune fils. Il la regarde. Ces yeux bleus... Morsure au cœur. Elle ne peut plus les regarder sans doubler la perte. Petits sans père, mère sans mari. Orphelins et veuve confondus. Compte, compte, les grains de sable sur la plage, ce sera autant de secondes, de minutes, de jours à vivre sans toi. Une immensité de grains de peine, c'est trop immense pour un cœur qui aime encore.

Entends la plainte de la tourterelle triste, qui monte dans le soir naissant. Lancinante, douloureuse, poignante. Le chant du reste de ma vie.